



Galerie de portraits des supérieurs du Collège de Montréal

Olivier Maurault, P.A., P.S.S., M.S.R.C.

Number 25, 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1079936ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1079936ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (print)

1920-437X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Maurault, O. (1960). Galerie de portraits des supérieurs du Collège de Montréal. *Les Cahiers des Dix*, (25), 191–217. <https://doi.org/10.7202/1079936ar>

Galerie de portraits des supérieurs du Collège de Montréal

Par OLIVIER MAURALT, P.A., P.S.S., M.S.R.C.

Par le Traité de Paris en 1763, le Canada était passé à l'Angleterre. Le gouvernement de la colonie, l'armée, bon nombre de seigneurs et de gros bourgeois regagnaient la France. Le peuple restait avec la plupart de ses prêtres. Il fallait organiser l'avenir. L'enseignement dut être une des premières préoccupations de nos pères. Québec avait un collège; Montréal n'en avait pas. Un prêtre sulpicien, curé de village, le créa, en 1767. C'est l'origine de notre Collège.

I

M. JEAN-BAPTISTE CURATTEAU

(1767 - 1789)

Né à Nantes, en France, le 12 juin 1729, élève du Grand Séminaire de sa ville natale en 1753, il arrive au Canada l'année suivante, simple tonsuré. Entré sans retard au Grand Séminaire de Québec, il est ordonné prêtre le 20 octobre 1757, par Mgr de Pontbriand.

Comme il se destinait à Saint-Sulpice, il rentre alors à Montréal où ses supérieurs l'appliquent à l'enseignement aux petites écoles. Mais en 1764, on le charge de la mission de Contrecoeur. L'année suivante, on le transfère à la Longue-Pointe.

Le territoire de sa paroisse était vaste, mais peu habité. Le nouveau curé avait donc des loisirs. Le goût de l'enseignement le reprit. Pourvu de quelque revenu de famille, il fit agrandir son presbytère, et fonda « par ses soins seulement »⁽¹⁾ un petit collège. En 1773, l'entreprise s'étant développée, les marguilliers de Notre-Dame de Montréal l'invitèrent à transporter son collège dans l'ancien château

(1) Témoignage de M. Etienne Montgolfier.

du gouverneur de Vaudreuil, rue Saint-Paul. Il en resta le « principal » ou directeur jusqu'en 1789. A cette date, âgé seulement de soixante ans, mais fatigué et malade, il se retira et mourut bientôt, le 11 février 1790.

En l'absence de tout portrait, nous savons peu de chose de l'aspect extérieur de M. Curatteau, sinon qu'il avait pris de l'embonpoint . . . Nous connaissons mieux son caractère. M. Montgolfier, son supérieur, dont il ne partageait pas toutes les idées, lui a rendu le témoignage qu'il avait quelque talent pour son emploi . . . et que s'il venait à manquer, le collègue tomberait avec lui.

Les marguilliers nourrissaient pour lui un sentiment plus expansif et le félicitaient d'avoir conduit « avec un zèle infatigable la jeunesse dans les sciences et les vertus ». M. Jean Delisle de la Cailletterie était allé plus loin, dès 1770, en déclarant qu'il était « le père de la jeunesse, colonne de l'éducation, l'exemple de la patience, le modèle de la vertu et un très digne prêtre ».

Il était, en tout cas, très attaché à son œuvre. Il la dota d'une bibliothèque classique d'une richesse surprenante pour l'époque,⁽²⁾ dépensa pour elle ses économies et lui légua en mourant toute sa fortune.

Homme d'action, homme d'étude et homme de Dieu, il mérita l'estime et l'admiration de ses contemporains. Nous partageons leurs sentiments, car pour avoir fait ce qu'il a fait, quelques années après la Cession du pays, il fallait que M. Curatteau eût du *cran*, humainement parlant, et une grande confiance en Dieu.

II

M. JEAN-BAPTISTE MARCHAND

(1789 - 1796)

Jean-Baptiste Marchand était né à Verchères, le 25 février 1760. Ordonné prêtre le 11 mars 1786, et agrégé à Saint-Sulpice en 1788, il enseigna d'abord au Collège puis succéda à M. Curatteau, à la tête de la maison, en 1789. Il y resta jusqu'en 1796, peu de temps en somme. Il ne semble pas avoir possédé toutes les qualités du par-

⁽²⁾ *Le Petit Séminaire de Montréal*, par M. Olivier Mauralt, p.s.s., p. 18.

fait éducateur. Cependant Monseigneur de Québec disait de lui qu'il avait « de l'esprit, de la vertu, du détail ».

On l'envoya en mission dans la région de Détroit, en 1796. Il mourut à Sandwich, le 14 avril 1825.

III

M. JEAN-BAPTISTE CHICOISNEAU

(1796 - 1806)

M. Chicoisneau, né à Meun, au diocèse d'Orléans, en 1738, fut ordonné prêtre en 1761. Devenu Sulpicien, on le chargea de la direction des Philosophes du Séminaire de Lyon, puis du Grand Séminaire d'Orléans. En 1792, il passa en Amérique, où on l'appliqua à l'administration d'une ferme du Maryland, propriété des Sulpiciens.

Probablement à la demande du Supérieur de Montréal, il quitta Baltimore en 1793 et vint enseigner à notre collège. En 1796, il en assumait la direction, succédant ainsi à M. Marchand. Par sa bonté et son amour de la paix, il sut relever les affaires de la maison et la remplit d'élèves, venus d'un peu partout, des Townships de l'Est, du Haut-Canada et même des États-Unis.

C'est malheureusement sous sa supériorité que le collège fut incendié, avec tout le quartier, en juin 1803. Il y avait alors 150 élèves, qu'il fallut loger. On tenait à ne pas interrompre leurs études. Les cours reprurent en effet au Séminaire Notre-Dame, trop petit cependant pour recevoir les élèves pensionnaires.

Pendant ce temps les marguilliers de Notre-Dame, qui avaient administré le collège incendié, le Supérieur du Séminaire et Mgr De-naut, évêque de Québec, s'occupaient de la reconstruction de la maison. Comme on le sait, le nouvel édifice s'éleva sur les plans de M. Molin, prêtre de Saint-Sulpice, au-delà des fortifications, à l'ouest de la rue McGill, dans la prolongation de la rue Saint-Paul. M. Roux, le supérieur du Séminaire, le bénit le 29 septembre 1806. Il lui avait aussi donné un nouveau directeur, en la personne de M. Jacques-Guillaume Roque.

Nous ne savons pas pourquoi M. Chicoisneau quitta alors le collège. Il se peut que les trois années de *campement* qu'il avait dû subir ait altéré sa santé. On imagine facilement quels embarras il dut rencontrer durant cette période.

Quoi qu'il en soit, on le retrouve après 1806, en résidence au Séminaire Notre-Dame, confesseur de la congrégation des Sœurs Grises. « Il était regardé de son vivant comme un saint de force à opérer des miracles et l'on rapporte le fait qu'en 1817 il a guéri par une simple bénédiction un fou furieux qu'il fallait tenir enfermé ».⁽³⁾

Il mourut subitement à Montréal, le 18 avril 1818.

IV

M. JACQUES-GUILLAUME ROQUE

(1806 - 1828)

M. Roque, né à Beaumont (France) en 1761, ordonné prêtre en 1785 et agrégé à la Compagnie de Saint-Sulpice, enseigna successivement dans nos séminaires de Toulouse et d'Angers. Pendant la Révolution, en 1790, il fut déporté avec deux cents autres prêtres. Débarqué en Espagne, dans le diocèse d'Orense, il reçut avec ses compagnons l'hospitalité de l'évêque du lieu, qui les logea d'abord dans sa maison de campagne. M. Roque sut se rendre utile et enseigna, trois ans, au séminaire diocésain; c'est alors qu'il fut honoré d'un doctorat par l'Université de Salamanque. Mais comme, à cette époque, le séminaire de Montréal souffrait d'une grande pénurie de sujets et que M. Brassier, le supérieur du lieu, suppliait M. Emery, le supérieur général de Paris, de lui envoyer du renfort, M. Roque fut invité à passer en Amérique. Il se rendit d'abord à Baltimore, puis à Montréal en 1796. Il fut vicaire à Notre-Dame pendant dix ans, et, en même temps, chapelain de l'Hôtel-Dieu. Quand le nouveau collège de la rue Saint-Paul, devenu officiellement *Petit Séminaire*, ouvrit ses portes, M. Roque en devint le supérieur. Il y resta vingt-deux ans, jusqu'en 1828. Ce long supérieurat fut fécond et laissa de profondes traces dans la population de la ville. On le vit bien lorsque le vénérable retraits célebra, en 1835, son jubilé d'or sacerdotal. Lui qui, au Collège, avait toujours favorisé les fêtes littéraires, les adresses, les essais dramatiques, fut comblé ce jour-là. Entouré de cinq cents de ses anciens élèves, dont une centaine de prêtres, il célébra la messe en grand pompe, dans la nouvelle église Notre-Dame, en présence de son évêque, Mgr Lartigue, dont il était le Grand Vicaire.

⁽³⁾ *Dictionnaire biographique du Clergé Canadien, Les Anciens*, par l'abbé J.-B.-A. Allaire, I, 121.

Les journaux du temps estiment que 8000 personnes assistèrent à la cérémonie et chantèrent le *Te Deum* avec le jubilaire. Au sortir de l'église, Pierre Laviolette lui lut des vers et Toussaint Pelletier lui fit un discours. Tout était donc pour le mieux.

M. Roque s'éteignit doucement cinq ans plus tard, le 2 mai 1840, et ses anciens élèves portèrent le deuil pendant un mois.

V

M. JOSEPH-VINCENT QUIBLIER

(1828 - 1830)

M. Vincent Quiblier est le premier directeur du Collège qui devint dans la suite supérieur de Saint-Sulpice au Canada. (Il y en eut quatre jusqu'à nos jours).

Né le 24 mai 1796, à Saint-Pierre-du-Colombier, diocèse de Lyon, il fit ses études de théologie au séminaire Saint-Irénée de Lyon, et exerça le ministère dans la ville de Saint-Etienne. Il avait sans doute entendu parler, au séminaire, de l'œuvre sulpicienne de Montréal et de son besoin de collaborateurs. Il se sentit attiré par le Canada, demanda son entrée à Saint-Sulpice, fit sa solitude et partit pour Montréal en 1825.

Il enseigna d'abord la philosophie au Petit Séminaire de la rue Saint-Paul, pendant trois ans, et en devint le directeur en 1828. Mais dès 1830, il fut élu vice-supérieur de la Compagnie, et supérieur au mois d'avril suivant, après la mort de M. Roux.

Une si rapide ascension pourrait surprendre si l'on ne savait que, à cette époque, les confrères étaient peu nombreux et quelques-uns fort âgés, et que surtout M. Quiblier était un homme de toute première valeur. La suite de sa carrière l'a amplement démontré. Son rôle dans l'organisation de la congrégation irlandaise de Montréal et la construction de l'église Saint-Patrice; l'activité qu'il déploya à développer l'instruction dans la ville, en faisant venir de France les Frères des Ecoles Chrétiennes et en construisant des écoles pour les filles; son action pacificatrice lors de la Rébellion de 1837-1838; le soin qu'il prit de poursuivre les efforts de M. Roux afin d'obtenir la reconnaissance légale du Séminaire, efforts qui furent couronnés de succès par le Bill de 1841; ses initiatives pour faire transformer par Rome le district de Montréal en diocèse distinct de celui de Québec; et

après sa démission de la supériorité du Séminaire de Montréal, l'œuvre apostolique qu'il accomplit à Londres, dans les quartiers indigents, — construction d'une église, fondation de communautés, — un tel ensemble de bienfaits ne pouvait émaner que d'un prêtre magnifiquement doué. C'était, au surplus, un gentilhomme, d'un commerce très agréable, également estimé par le clergé et les laïcs. Il mourut à Paris en 1852.

Son trop bref passage à la direction du Collège ne lui permit pas sans doute d'y laisser une profonde marque. Cependant, au témoignage de M. Carrière, le supérieur général du temps, l'activité et l'intelligence des affaires qu'il montra dans cet emploi firent penser à lui comme pouvant succéder à M. Roux dont l'âge et les infirmités faisaient prévoir la mort prochaine, ce qui arriva, en effet, comme on l'a vu.

VI

M. JOSEPH-ALEXANDRE BAILE

(1830 - 1846)

Le successeur de M. Quiblier, qui devait comme lui accéder dans la suite à la supériorité de Saint-Sulpice au Canada, fut M. Joseph-Alexandre Baile, né en France, à Saint-Genest, diocèse de Viviers, le 18 avril 1801. On s'inquiétait alors du recrutement trop lent du Séminaire de Montréal. C'est pourquoi M. Baile, avant même d'entreprendre ses études de théologie, fit son noviciat sulpicien sous la direction du célèbre M. Mollevault, et s'embarqua pour le Canada, où il arriva en septembre 1825, après une très longue traversée. Il hâta ses études et fut ordonné prêtre le premier octobre 1826, par Mgr Lartigue, le premier évêque du district de Montréal. Dès la rentrée de 1827, il enseigna la rhétorique au Collège et trois ans plus tard, devint directeur de la maison : ascension rapide, mais que les qualités de l'homme et les nécessités du temps justifiaient. Il remplit cette charge pendant seize ans. En 1846, il devint supérieur du Grand Séminaire, et en 1866, supérieur de Saint-Sulpice au Canada. Deux fois réélu à ce poste, il obtint sa retraite en 1881 et mourut le 21 juillet 1888.

M. Baile fut un de nos supérieurs les plus remarquables. Supérieur du Grand Séminaire, six ans après sa fondation, « Nul plus que

lui ne contribua à y imprimer les fortes traditions de Saint-Sulpice ». On l'envoya en France et à Rome, à trois reprises, pour défendre auprès du Saint-Siège la Compagnie que l'on croyait alors menacée dans sa situation canonique au Canada.

Au Collège, les enfants, malgré la légèreté de leur âge, « subissaient le salutaire ascendant de sa direction sans faiblesse. Des idées nettes, une volonté ferme, une droiture, une équité au-dessus de tout soupçon, une vie toute pénétrée des principes de foi qu'il enseignait lui conciliaient dès lors une rare autorité. Jusqu'à ses derniers jours, il a conservé la sympathie profondément respectueuse de plusieurs hommes éminents, laïques, prêtres, évêques »⁽⁴⁾ qui avaient été ses élèves. Ses obsèques, à Notre-Dame, en furent une preuve éloquente.

VII

M. LÉONARD-VINCENT-LÉON VILLENEUVE

(1846 - 1850)

M. Vincent Villeneuve avait vu le jour en France, à Tulle, le 7 janvier 1808. Ses humanités terminées au Collège Royal de Clermont-Ferrand, il avait étudié la théologie au Séminaire de Tulle, juste avant que la Compagnie de Saint-Sulpice en assumât la direction. Lui-même voulut entrer dans la Compagnie et fut envoyé par ses supérieurs au Séminaire de Limoges, où il enseigna la morale.

En 1838, il quitta Limoges et vint se consacrer aux œuvres sulpiciennes de Montréal. Sept ans économiste au Petit Séminaire, et en même temps professeur de morale aux séminaristes qui habitaient alors la même maison, il en fut nommé supérieur en 1846. Il n'y resta que quatre années.

Appelé à la paroisse Notre-Dame en 1850, il fut chargé des fermes du Séminaire et des diverses constructions que Saint-Sulpice entreprit alors, notamment les églises de Notre-Dame-de-Grâces, de Sainte-Anne, de Saint-Jacques, et du Grand Séminaire de la Montagne, et veilla à l'administration de la mission du Lac des Deux-Montagnes. Il s'occupa aussi d'enseignement et fit partie pendant vingt ans, du Bureau des examinateurs des Maîtres et Maîtresses de nos Ecoles Catholiques. En outre, il fut, pendant vingt-trois ans, aumô-

(4) M. Icard : notice nécrologique.

nier des pauvres, visita les prisonniers, les asiles de repentance, les salles d'infirmes, de malades, de vieillards dans les hôpitaux.

M. Villeneuve avait, paraît-il, pour compléter son éducation de gentilhomme, appris l'équitation, l'escrime et la natation au Collège de Clermont-Ferrand; il avait aussi appris les sciences naturelles, pour lesquelles son « coup-d'œil d'observateur » le prédisposait. Pendant son séjour au Petit Séminaire de Montréal, il recueillit, en grande partie, les riches collections d'histoire naturelle qu'on y admirait alors — et que M. Moyen enrichit dans la suite. Il avait du goût pour l'horticulture, un goût qu'il put développer comme administrateur des fermes du Séminaire, et qui lui valut d'être nommé vice-président de la Société d'Horticulture de Montréal. Il avait aussi étudié assez tôt l'architecture et la médecine : autant de connaissances qui lui servirent quand il eut à construire églises et séminaires, et dans ses visites aux hospices et hôpitaux. Enfin son enseignement de la morale le mit à même de traiter avec compétence « de l'application des principes de la justice et des contrats à la Législation du Canada ».

Nous ne savons rien de précis sur sa manière d'entendre la direction d'un Petit Séminaire, mais ses vastes connaissances, sa bonté de cœur, son profond esprit de foi et son incessante activité, dont nous avons des témoignages, nous convainquent qu'il dut donner à sa maison une forte impulsion, et veiller de près à la vie intellectuelle des élèves comme à leur vie religieuse.

Il mourut le 25 avril 1873 et la presse française et anglaise exprima à l'envi l'estime universelle qu'il avait su inspirer.

VIII

M. ANDRÉ NERCAM

(1850 - 1854)

Le successeur de M. Villeneuve fut M. André Nercam. Né à Barrac, dans le diocèse de Bordeaux, il fut ordonné prêtre le 19 décembre 1840, enseigna la philosophie à Issy, au sortir de la Solitude, puis le dogme à Paris, et le dogme encore à Viviers. Il y passa trois ans de 1843 à 1846. Il demanda alors de se dévouer aux œuvres de Montréal. Après six semaines de navigation, il toucha nos rives en novembre 1846.

On lui confia tout de suite le cours de philosophie au Petit Séminaire, et quatre ans plus tard, en 1850, il accéda à la direction de la maison. Ce ne fut que pour peu de temps. Dès 1854, on l'appela à la paroisse Notre-Dame, où il fut appliqué à l'enseignement du catéchisme, à la Congrégation de la Sainte-Famille et au ministère des communautés religieuses. Quand il mourut, le 22 janvier 1890, on put écrire de lui qu'il « n'avait point cessé, depuis 43 ans, d'édifier ses confrères par ses vertus exemplaires, son grand esprit surnaturel et sa parfaite régularité ». Avec de telles qualités, on comprend que M. Nercam, malgré son stage trop bref au Petit Séminaire, dut influencer pour le mieux sur la marche de la maison.

Comme directeur, il avait su « allier la fermeté nécessaire avec une douceur qui lui était peut-être plus naturelle. Observateur de tous les détails, il en profitait pour rendre plus pratiques ses lectures spirituelles et ses exhortations, et la parole fut dès lors un de ses plus puissants moyens d'action. Il l'avait facile et même brillante au témoignage de ceux qui furent à cette époque ses collègues et ses élèves; mais il ne négligea jamais de préparer sérieusement ce qu'il devait dire »⁽⁵⁾

IX

M. PIERRE-PAUL DENIS

(1854 - 1859)

Au lendemain de la mort de M. Denis, en 1903, M. Lebas, supérieur général de Saint-Sulpice, écrivait de lui : « Remontant par ses souvenirs personnels aux origines de deux de nos œuvres les plus importantes (le Grand Séminaire de Montréal et le Petit Séminaire Saint-Charles de Baltimore), il remontait par ceux de sa famille aux origines mêmes du Canada, où son premier ancêtre fut un soldat de la première moitié du XVII^e siècle. Ce qui importe davantage, c'est qu'il avait été profondément imbu de l'esprit patriarcal des meilleures familles canadiennes et de l'esprit sacerdotal des plus saints disciples de M. Olier. Seul de tous ses confrères aujourd'hui employés dans nos œuvres de l'Amérique du Nord, il n'avait jamais vu la France, ni passé par la Solitude. Il était plein cependant de l'esprit de Saint-Sulpice, ce qui ne peut que donner une haute idée des anciens

⁽⁵⁾ M. Icard : notice nécrologique.

confrères de Montréal, desquels il l'avait reçu. Il faut dire que ceux dont il avait gardé le plus profond souvenir étaient M. Roque et M. Baile : M. Roque, confesseur de la foi, au temps de la Révolution française . . . ; M. Baile, qui semblait s'être proposé de prendre en tout M. Roque pour modèle . . . ».⁽⁶⁾

M. Denis était né à Vaudreuil, le 7 juillet 1820, d'une famille de quatorze enfants, dont quatre se consacrèrent au service de Dieu. Il entra au collège de Montréal à l'âge de douze ans et se classa tout de suite parmi les bons élèves. Très habile à faire des vers latins, il contribua par son talent dans la suite et jusque dans sa vieillesse, à jeter de l'éclat sur les fêtes académiques. Ses études classiques terminées, il entreprit celles de théologie, dans la même maison, le Grand Séminaire et le Collège logeant alors ensemble. Ordonné prêtre en 1844, il fit tout de suite sa Solitude, non pas en France, comme on l'a vu, mais au vieux Séminaire Notre-Dame. Revenu au Collège, il y enseigna jusqu'en 1852. Une grave maladie interrompit alors son enseignement. Deux années de ministère paroissial le remirent sur pied. En 1854, il rentra au Collège, cette fois en qualité de directeur. Il s'y fatigua de nouveau et revint à Notre-Dame en 1860. A ce moment-là, le Petit Séminaire de Baltimore demanda de l'aide au Séminaire de Montréal : M. Denis lui fut prêté. Il se trouva si bien du climat de son nouveau séjour qu'il y resta jusqu'à sa mort, survenue le 2 mars 1903.

Comme président de Saint-Charles, de 1876 à 1886, aussi bien que comme directeur du Collège de Montréal, de 1854 à 1860, M. Denis « a joui d'une autorité réelle, bien qu'il ne gouvernât que par la douceur et n'ait peut-être jamais fait usage de punition. Il était vénéré et il était aimé en raison de sa piété, de sa prudence, de sa constante bénignité . . . Il eut toujours le grand mérite de maintenir le bon esprit et le respect de la règle. Il ne multipliait pas les avis; mais sa gravité, le ton pénétré de sa parole et une certaine éloquence même dont il était doué ajoutaient du poids et de la portée à ceux qu'il se décidait à donner ».⁽⁷⁾

Au Collège de Montréal, « la douceur et l'humilité de son caractère, l'égalité de son humeur le rendaient particulièrement sympa-

⁽⁶⁾ M. Lebas : nécrologie, 20 avril 1903.

⁽⁷⁾ M. Lebas : notice nécrologique.

thique à certains de ses élèves et de ses jeunes collaborateurs et lui-même voua à plusieurs une amitié aussi durable que la vie ».

En résumé, M. Denis était une « belle et noble physionomie de prêtre » qui impressionnait tout le monde.

X

M. CHARLES-OCTAVE LENOIR

(1859 - 1871)

M. Lenoir, né à Montréal le 17 mars 1825, fit ses études au Petit et au Grand Séminaire de sa ville; passa deux années à Paris, au Séminaire et à la Solitude; revint au pays en 1852, et fut employé au Petit Séminaire comme professeur ou maître de discipline jusqu'en 1858. Il quitta alors cette maison, travailla à la mission du Lac des Deux-Montagnes et à Notre-Dame, mais ce fut pour peu de temps, car en 1860, on le chargea de la direction du Petit Séminaire, position qu'il occupa jusqu'en 1871. Sa santé l'obligea alors à se retirer. Fixé à Notre-Dame, il se consacra au ministère, surtout des religieux. Il s'éteignit le 18 avril 1879.

Pendant les onze années qu'il passa à la direction du Petit Séminaire, de 1860 à 1871, il s'attira « le respect, la confiance et l'affection des élèves par sa sollicitude paternelle, et par les soins les plus affectueux qu'il prenait de tous et de chacun de ses enfants, se mêlant même à tous leurs jeux pendant les récréations; il mettait alors toute cette jeunesse en mouvement, excitant une vive émulation, et toutefois, quelque part qu'il prit à ces amusements, il ne perdit jamais de son autorité de directeur ». ⁽⁸⁾

Cependant M. Lenoir n'était pas un homme d'un talent remarquable; il n'était pas ce qu'on peut appeler un savant, ni un orateur, mais c'était un homme intelligent, d'un sens très droit, d'une rare prudence, qui par son application au travail et à l'étude, par son expérience dans les affaires et par ses rapports avec la société, avait acquis des connaissances précieuses et plus qu'ordinaires. Il était d'une modération, d'un tact et d'un discernement dans l'appréciation des hommes et des choses, qui inspirait la plus légitime confiance dans ses avis. « Au surplus, c'était un homme de foi, profondément

(8) M. Icard : notice nécrologique.

pénétré de l'esprit ecclésiastique » et très Sulpicien. M. Baile, qui l'avait d'abord connu élève, écrivait de lui : « Il fut d'abord comme mon enfant, il devint ensuite mon ami, mon confrère, mon confident, et dans les dernières années, mon père spirituel . . . J'aurais été heureux de l'avoir pour mon successeur dans la position que j'occupe » (celle de supérieur provincial). Ce beau témoignage rejoint celui de ses anciens élèves qui proclamaient n'avoir « jamais rencontré plus d'amabilité unies à plus de tact et de délicatesse ».

C'est M. Lenoir qui présida au déménagement de la rue Saint-Paul à la rue Sherbrooke, en 1862.

XI

M. DANIEL-JOSEPH LEFEBVRE

(1871 - 1872)

M. Lefebvre est resté célèbre dans la famille sulpicienne surtout à titre de curé d'Oka, de 1885 à 1915. « Oka, écrivait M. H. Garriguet, le supérieur général de Saint-Sulpice, c'est le rendez-vous de vacances des confrères du Canada. C'est la mission fondée par nos anciens dès le XVII^e siècle pour l'évangélisation des sauvages Iroquois et Algonquins. Le curé doit être à la fois un administrateur attentif, un maître de maison accueillant, un missionnaire zélé. Avant lui il y avait eu de terribles secousses parmi les paroissiens que des conseils perfides avaient fanatisés et poussés jusqu'à la violence criminelle et scandaleuse. M. Lefebvre remplit les divers rôles qui lui étaient assignés par son titre. Bien aidé par ses auxiliaires il porta partout la paix, il gagna la confiance, il fit régner la foi et la piété ». Lors du Congrès Eucharistique International de Montréal, en 1910, il connut un jour qui fit date dans sa vie. Il accueillit à dîner, dans les jardins de la maison, le Légat du Pape, les cardinaux, les archevêques, les évêques, les laïques de marque venus de tous les pays de l'ancien et du nouveau monde et leur fit « la preuve de ce qu'il y avait de large et de simplement bon dans l'hospitalité canadienne ». (M. H. Garriguet).

Une moitié de sa carrière se passa à Oka, l'autre moitié au Collège. Il y fut en effet, de 1858 à 1872, tour à tour professeur, préfet de discipline, économiste, vice-directeur, et pendant deux ans, de 1871 à

1872, directeur, y déployant déjà sans doute, tout ce qu'il y avait en lui « d'aimable, d'accueillant, de judicieux, de sage, de discret ». ⁽⁹⁾

Né à Montréal le 1er décembre 1829, élève de nos séminaires, prêtre et sulpicien en 1858, il mourut à Oka, le 7 septembre 1915.

XII

M. JULES-CLAUDE DELAVIGNE

(1872 - 1878)

Quand M. Delavigne s'éteignit, le 2 avril 1900, ce fut un grand deuil chez les anciens de Saint-Sulpice, laïques aussi bien qu'ecclésiastiques. Il avait été vingt ans au Collège de Montréal et vingt autres années au Séminaire de Philosophie; combien de jeunes gens l'avaient connu et estimé.

Au début de la notice nécrologique que M. Captier, le supérieur général, lui consacra, on lit ces lignes émouvantes : « M. Delavigne, depuis quarante-neuf ans, était partie intégrante de la communauté et de ses œuvres. Il s'y était identifié au point de renoncer à jamais revoir la France où pourtant il vivait beaucoup par le cœur. Homme de foi, de prière et de zèle, au degré qui fait les saints, c'est une impression de vénération religieuse qu'il laisse, par-dessus toute autre, à ceux qui l'ont connu, mais tempéré dans leurs souvenirs, comme elle était en sa présence, par un certain épanouissement joyeux que sa bonté aimable et son originale bonhomie faisait rayonner autour de lui ».

M. Delavigne était né à Saint-Désert, au diocèse d'Autun, le 6 janvier 1828. Ses études terminées au Petit et au Grand Séminaire d'Autun, et au Séminaire de Paris, il fut ordonné prêtre en 1851, au cours de sa Solitude.

Il fut dès la même année envoyé à Montréal. Placé au Collège, il y enseigna huit ans la philosophie, puis cinq ans la rhétorique. En 1864, on le trouve au Grand Séminaire, chargé de l'enseignement de l'Écriture Sainte et de la prédication. Il y demeura jusqu'en 1872 alors qu'il revint au Collège en qualité de directeur. Son stage dura sept ans. La maladie l'interrompit. Après deux ans de repos, à Baltimore, il rentra au Canada et fut chargé du Séminaire de Philosophie.

⁽⁹⁾ M. H. Garriguet : notice nécrologique.

C'est de son temps que fut construit le beau bâtiment qui abrite depuis ce Séminaire, au flanc de la montagne. M. Delavigne y passa le reste de sa vie et c'est là qu'il fit sa marque.

Il apparaît dans la mémoire des anciens, comme le supérieur type du Séminaire de Philosophie; son long séjour au Collège s'en est trouvé comme obnubilé. On peut être sûr, cependant, que ses qualités de directeur de Philosophie étaient en germe dans le directeur de Collège. Son accueil paternel et attentif, sa constante bienveillance, sa piété, son détachement, son austérité même et ses petites originalités, s'étaient certainement manifestés depuis longtemps. Il a, en tout cas, laissé la réputation d'un maître dans la formation de la jeunesse.

XIII

M. PIERRE DEGUIRE

(1878 - 1889)

M. Pierre Deguire, qui fut directeur du Petit Séminaire pendant une douzaine d'années, de 1878 à 1889, était né à Saint-Laurent, près de Montréal, le 2 août 1833. Ses humanités et son cours de théologie terminés, à Montréal, il se rendit à Paris, y fit son noviciat sulpicien et revint au Canada en 1862. D'abord chapelain à l'Hôtel-Dieu, il fut ensuite appliqué à diverses tâches au Petit et au Grand Séminaire. En 1878, on le nomma directeur du Petit Séminaire. En 1889, il succéda à M. Rousselot à la cure de Saint-Jacques, et en 1894, à M. Sentenne, curé de Notre-Dame. Mais déjà miné par la maladie, il succombait le 27 février 1895.

« Dans ses diverses fonctions, M. Deguire fit un bien considérable. Par la régularité de sa vie, par sa piété solide et éclairée, par son assiduité au devoir, par la bonté de son cœur, par son esprit judicieux et conciliant, il sut obtenir l'estime et l'affection de tous ceux avec lesquels il fut en rapport. Il était pour ses élèves bien plus un père et un ami qu'un maître. Aussi tous ceux qui l'on eut pour supérieur ont-ils conservé de lui le meilleur souvenir ».⁽¹⁰⁾

Sous son directorat fut inaugurée, en 1883, la chapelle actuelle du collège.

Bien que M. Deguire n'ait été que cinq ans curé de Saint-Jac-

(10) M. Captier : notice nécrologique.

ques, c'est là, semble-t-il, qu'il a laissé la marque la plus profonde, par le zèle qu'il déploya auprès des fidèles et par les embellissements qu'il apporta à l'église.

Il exerça aussi le ministère auprès des communautés religieuses et s'occupa activement de la cause de béatification de Mère Bourgeois.

L'estime dans laquelle le tenait la population de Montréal se manifesta avec éclat le jour de ses obsèques à Notre-Dame.

XIV

M. FERDINAND-LOUIS LELANDAIS

(1889 - 1903)

M. Lelandais, né à Paris le 27 septembre 1853, appartient plutôt à Nantes, où sa famille alla se fixer peu de temps après sa naissance. C'est à Nantes qu'il fit la plus grande partie de ses études, à partir de 1864, au Petit Séminaire, au Séminaire de Philosophie, au Grand Séminaire. Mais en 1875, pourvu d'une bourse, il alla terminer sa théologie au Séminaire Saint-Sulpice de Paris. Il entra à la Solitude en 1877 et reçut l'ordination sacerdotale en juin de l'année suivante. Dès le mois de septembre on l'envoya enseigner les sciences au Séminaire de Rodez. Malgré sa jeunesse et sa petite taille, il y réussit bien. Cependant en 1883, on le retrouve à Montréal, professeur de dogme au Grand Séminaire. Il se peut qu'il y ait été attiré par M. Laliberté, avec qui il s'était lié d'amitié au Séminaire de Paris.

A cette époque, notre Grand Séminaire recevait beaucoup d'étudiants des provinces anglaises et des Etats-Unis. M. Lelandais apprit leur langue et doubla ainsi son utilité et son influence.

Au départ de M. Deguire pour la cure de Saint-Jacques, en 1889, M. Lelandais le remplaça à la direction du Petit Séminaire, qu'il conserva pendant quatorze ans. Un confrère anonyme a écrit de lui qu'il ne manqua ni de prestige, ni d'autorité, et il ajoute : « Si le nouveau directeur n'avait pas grande stature, il savait la porter avec beaucoup de dignité, sans perdre une ligne de sa taille. C'est dans la direction du vieux Collège qu'il a donné sa mesure. Il aimait les enfants et savait traiter avec les parents; il s'attira par là des sympathies durables. Il recevait lui-même les nouveaux, les interrogeait,

s'assurait de leurs dispositions intimes et de leur capacité. Son accueil, d'apparence un peu froide, était toujours bienveillant et poli.

« L'esprit qu'il s'efforçait de maintenir et d'accentuer dans la maison, était celui d'un vrai petit séminaire. A cette fin tendaient ses exhortations publiques, ses conseils au confessionnal et les exclusions opportunes. M. Lelandais tenait la main ferme à l'observation du Règlement; il ne reculait pas, pour l'assurer, devant les séparations pénibles, mais nécessaires. Il restait calme, d'ailleurs, dans l'application des plus sévères sanctions; bien que d'un tempérament nerveux, il ne s'emportait jamais.

« Son esprit de foi, sa piété, sa confiance en Dieu le soutenaient et ranimaient son courage dans les difficultés. Il avait une religion sérieuse et profonde . . . Il célébrait les saints mystères avec recueillement et une fidélité parfaite aux rites liturgiques. Sa tenue à l'autel édifiait. Il ne pouvait souffrir les moindres manquements au respect dû au lieu saint.

« La direction donnée aux études, sous M. Lelandais, fut nettement classique. Il s'entendait en littératures française, anglaise, latine et grecque; il pouvait corriger n'importe quel devoir d'élève, même les vers latins des humanistes . . . S'il fallait complimenter quelque personnage important, de passage au Collège, il improvisait avec tact l'allocution de circonstance; il la lisait quand le temps lui avait permis de l'écrire, et c'était un plaisir délicat que de l'entendre ».

Nous qui l'avons connu au Grand Séminaire, nous savons qu'il avait une manière à lui de raconter une histoire : lui qui était du Nord-Ouest, on aurait cru alors qu'il était du Midi.

M. Lelandais termina sa carrière active dans le ministère des religieuses, à l'Hôtel-Dieu et au noviciat des Sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Il s'y dévoua pendant quatorze années, et après une courte retraite au Séminaire Notre-Dame, s'éteignit le 19 novembre 1933.

XV

M. CHARLES-RENÉ LABELLE

(1903 - 1913)

M. René Labelle naquit à Sorel, le 19 décembre 1862. Il entra au Petit Séminaire de Montréal à l'automne de 1874 et au Grand

Séminaire en 1882. Il alla faire ses deux dernières années de théologie à Paris, ainsi que sa Solitude, et fut ordonné prêtre par Mgr Richard, le futur cardinal, le 18 décembre 1886.

De retour à Montréal en 1887, on lui fit enseigner la syntaxe au Petit Séminaire. Il avait sans doute pressenti une obédience de ce genre puisqu'il avait demandé de passer un an au Séminaire Notre-Dame-des-Champs à Paris pour s'y initier aux méthodes françaises. Pendant les sept années que dura son premier séjour au Collège, il s'ingénia à vivifier les études de ses élèves et à entretenir une vive émulation parmi eux.

Or en 1893, il fut nommé vicaire à Notre-Dame. Son sens de l'administration et son talent d'orateur s'y déployèrent à merveille. Il était vraiment orateur : on a loué la fermeté de sa doctrine, la qualité de son style, la puissance de son action.⁽¹¹⁾ Il prêcha à Notre-Dame, il prêcha dans plusieurs diocèses des retraites ecclésiastiques fort goûtées, et des sermons de circonstance très remarqués. Resté professeur, il s'attacha à enseigner du catéchisme aux jeunes filles de la paroisse et de l'école normale.

Et c'est alors qu'on lui demanda de prendre la direction du Petit Séminaire. C'était en 1903. Il y resta dix ans. « Pendant les années de son supériorat, écrit M. Hector Filiatrault,⁽¹²⁾ M. Labelle a été vraiment l'âme de la communauté. Il ne lui suffisait pas que les choses marchassent en vertu d'une impulsion antérieure; il était sans cesse en éveil sur les progrès qui pourraient se réaliser, qu'il s'agit de la piété, ou des études, ou de la santé des élèves . . . Une des œuvres qui lui ont été le plus chères, est le rapprochement entre les élèves actuels et les anciens, quelques-uns vétérans de la vie publique. Ce lui était un grand bonheur de présenter comme modèle à la jeune génération les hommes qui honorent le plus leur Alma Mater ».

M. Labelle fut rappelé à Notre-Dame en 1913, à titre de curé : situation qui comporte une bonne part de représentation, où il excella grâce à ses qualités de gentilhomme et à la dignité de ses manières.

Après la mort de M. Troie, en 1919, il fut élu supérieur provincial de Saint-Sulpice, « il semble s'être fait le serment que chaque fois qu'il recommanderait à ses frères la régularité et la ferveur, sa

(11) M. Filiatrault : notice nécrologique.

(12) Ibidem.

parole serait soutenue par la vertu de son propre exemple. Il a tenu son serment ».⁽¹³⁾

Il ne prévoyait sans doute pas les difficultés que lui réservait l'avenir. Il eut le grand mérite de maintenir le fonctionnement des œuvres sulpiciennes, malgré le malheur des temps. Il mourut en octobre 1931.

XVI

M. CHARLES-EMERY-DOSITHÉE LALANNE

(1913 - 1920)

M. Dosithée Lalanne naquit à Sherbrooke le 29 octobre 1870 et mourut à Montréal, le 20 avril 1924. Sa carrière fut droite comme son caractère et se passa toute entière dans l'enseignement classique.

Elève au Petit Séminaire de Montréal, il mérita, en 1890, le prix du Prince de Galles en rhétorique, entra au Séminaire de Philosophie la même année, au Grand Séminaire en 1892, et alla terminer ses études de théologie au Séminaire de Paris en 1894. Il y reçut l'ordination sacerdotale en 1895, suivit ensuite les cours de lettres à l'Institut Catholique, en 1896 et 1897, fit son année de Solitude en 1898 et rentra à Montréal le 16 juillet 1898.

Ses études à l'Institut Catholique le destinaient d'avance à l'enseignement au Petit Séminaire. Il y enseigna en effet jusqu'en 1912, sauf de 1906 à 1908, où on lui confia la discipline des grands. Lorsque, en octobre 1911, s'ouvrit l'École Saint-Jean-l'Évangéliste, fondée en vue d'un recrutement sacerdotal intense, M. Lalanne en devint le premier supérieur. Il n'y demeura que deux ans, car il prit la direction du Petit Séminaire en 1913, lors du départ de M. Labelle pour la cure de Notre-Dame. Malheureusement il dut résigner ses fonctions en juillet 1920, à cause du mauvais état de sa santé.

Retiré tantôt à Notre-Dame, tantôt à Oka, il languit, s'affaiblissant sans cesse jusqu'au jour de Pâques 1924, où il s'éteignit.

M. Lalanne a laissé la réputation d'un éducateur né, d'une âme loyale et bienveillante, mais ferme quand il le fallait. Il possédait à fond les matières qu'il enseignait et ne se contentait jamais d'à peu près. Préoccupé de culture intellectuelle, il l'était tout autant de formation morale : ses lectures spirituelles en étaient une vive illustration.

⁽¹³⁾ M. Filiatrault : notice nécrologique.

Le choix que l'on fit de lui pour guider les premiers pas de l'École Saint-Jean-l'Évangéliste, dit assez ce que ses supérieurs pensaient de son caractère et de ses talents de professeur et d'administrateur.

Esprit ouvert et équilibré, timide peut-être mais capable d'assumer toutes ses responsabilités, homme de devoir et de dévouement, il a été pour tous, confrères et élèves, un père et un ami. Des jeunes gens qui se destinaient à la prêtrise, il s'appliquait à faire d'abord de vrais chrétiens, « surnaturels dans leurs pensées et dans leurs vues. C'était en fixant leurs regards vers le sacerdoce qu'il excitait leur bonne volonté et leur courage, et qu'il les entraînait à remplir leurs devoirs d'écolier avec une grande délicatesse de conscience, pour Dieu et pour les âmes ».⁽¹⁴⁾

XVII

M. ROMÉO NEVEU

(1920 - 1931)

Si M. Roméo Neveu était américain de naissance, ayant vu le jour à Meriden, au Connecticut, le 9 janvier 1873, il était bien canadien-français de race. D'ailleurs, dès l'âge de sept ans, il revint à Montréal avec ses parents. Excellent élève de nos trois maisons de la Montagne — Collège, Séminaire de Philosophie et Grand Séminaire — il poursuivit ses études en Europe, à Paris où il fut ordonné prêtre en 1895, à Issy où il fit son noviciat sulpicien en 1896 et à Rome où il obtint de la Propagande un doctorat en théologie.

Dès son retour à Montréal, en 1897, il fut attaché au Grand Séminaire; en 1907, il passa au Séminaire de Philosophie, revint au Grand Séminaire en 1909 en qualité d'économiste, — charge qu'il remplit aussi au Collège Canadien de Rome pendant deux ans, — et, en 1920, on le nomma supérieur au Petit Séminaire. C'est là qu'on viendra le prendre pour en faire le supérieur provincial de Saint-Sulpice. M. Pierre Boisard, le vice-supérieur général d'alors, a nettement défini la tâche ardue que M. Neveu eut à remplir. Après avoir signalé la fondation du Séminaire japonais de Fukuoka à laquelle M. Neveu présida, M. Boisard ajoute : « En même temps, il cherchait à résoudre les questions vitales qui s'imposaient à sa sollicitude. Aidé de con-

(14) M. Garriguet : notice nécrologique.

cours bénévoles et dévoués, soit parmi les laïcs, soit parmi le clergé, soutenu par la sympathie respectueuse des grands établissements financiers, entouré par son conseil et ses confrères de Montréal, M. Neveu fit exposer et exposa lui-même en haut lieu la situation matérielle de Saint-Sulpice au Canada. L'intelligente bienveillance du gouvernement de la province de Québec, en même temps que sa reconnaissance pour l'œuvre accomplie par Saint-Sulpice depuis bientôt trois siècles, permirent de résoudre le problème financier, qui à ce moment-là primait tout le reste, en sauvegardant les intérêts des tiers et ceux de la Compagnie ». ⁽¹⁵⁾

Miné sans doute par les inquiétudes et le travail, sa santé se détériora bientôt. Une angine de poitrine l'emporta, le 8 novembre 1938.

M. Neveu avait excellé, au Grand Séminaire, dans le ministère de la direction spirituelle, mais « celui de l'éducation des enfants et des jeunes gens du collège fut peut-être l'apostolat dans lequel il réussit le mieux. Il donna un nouvel élan aux études, se proclama apôtre du progrès sous toutes ses formes, comprit et fit comprendre aux autres le prix inestimable d'une solide formation intellectuelle, morale et religieuse, et il se consacra sans compter à cette tâche que nulle autre ne peut surpasser. S'il est vrai que l'éducation est une amitié, nul ne fut plus apte que lui à réaliser cette belle définition. Aussi les enfants qu'il avait formés, aujourd'hui lancés dans la vie et devenus des hommes, lui sont restés inébranlablement attachés ». ⁽¹⁶⁾

L'abbé Elie-J. Auclair, qui avait connu M. Neveu à Montréal et à Rome, a fait de lui ce joli portrait : « avec une figure aux traits réguliers et constamment souriante, une chevelure blonde et bouclée, il était bel homme, quoique plutôt petit, et d'allure vive et dégagée. Même au physique, tout plaisait en lui. Au moral et par tempérament, il demeurait toujours ce qu'il était prêtre étudiant à Rome : doux et bon, affable et avenant. Avec les élèves, au Séminaire et au Collège, il se montrait prévenant et accueillant, les gagnant par le cœur et la bonté plutôt que par le froid ascendant du maître. Il dut parfois user de fermeté sans doute, on ne gouverne pas sans cela, mais il avait la manière, savait être juste en tout et pour tous, ne brusquait jamais, se faisait aimer sans faiblesse ».

⁽¹⁵⁾ et ⁽¹⁶⁾ M. Boisard : notice nécrologique, 4 janvier 1939.

XVIII

M. MARIE-JOSEPH-FRANÇOIS-LÉON DIMBERTON

(1932 - 1934)

M. Dimberton ne fut que deux ans supérieur du Collège, mais laissa la réputation d'un éducateur du premier rang et d'un esprit très distingué.

Né à Saint-Péray, au diocèse de Viviers, le 17 mars 1862, d'une famille de cultivateurs, il apprit tôt à travailler avec ténacité. Servi par d'heureuses facultés il fit avec succès ses études secondaires au Petit Séminaire basilien de Vernoux, et son cours de théologie au Grand Séminaire sulpicien de Viviers. Ordonné prêtre en 1887, il aurait voulu entrer tout de suite à Saint-Sulpice, mais son évêque le retint un an dans son diocèse. Devenu libre, il alla prendre sa licence en théologie à l'Institut Catholique de Paris, fit ensuite sa Solitude et partit pour le Canada en 1890.

Comme M. Lalonde, son successeur, il fit toute sa carrière au Collège — une carrière de quarante-quatre ans, — successivement professeur, préfet de discipline des grands puis des externes, suppléant du professeur de rhétorique, professeur de Belles-Lettres, chargé définitivement de la rhétorique, vice-supérieur, enfin supérieur.

Il fut un homme de travail, un homme d'autorité, d'une piété ardente, d'une vie intérieure profonde, et en même temps d'une gaieté franche et simple.

« Ses classes étaient minutieusement préparées. A cette fin il s'astreignait à une somme énorme de lecture dont il notait les résultats, les adaptant et à l'enseignement qu'il devait donner et au degré de formation des élèves qu'il avait à instruire. Les devoirs littéraires qu'il avait à apprécier revenaient à leurs auteurs couverts de ratures, de surcharges, d'annotations. Le professeur s'était donné la peine de refaire le travail. »

L'autorité était chez lui mélange de fermeté et de douceur. Malgré sa taille plutôt petite, il savait être d'une énergie surprenante dans les moments difficiles.

Judicieux et pondéré, timide par nature, réservé par éducation, passionné de travail, il fut un chef de maison bon, affable, délicat, sympathique aux épreuves comme aux joies de tous les élèves, anciens et nouveaux.

Sa piété le portait aux pèlerinages : Montmartre, Lourdes, Lisieux en France; Bon-Secours, Lourdes, l'oratoire Saint-Joseph, Sainte-Anne-de-Beaupré au Canada. Cette piété était soutenue par une fidélité inflexible à tous les exercices.

D'une santé précaire depuis plusieurs années, il travailla cependant jusqu'à la fin. Il fut emporté par une crise d'angine le 27 février 1934.

XIX

M. JOSEPH-DELPHÉE LALONDE

(1934 - 1941)

M. Lalonde naquit et mourut dans l'atmosphère sulpicienne. Il vit le jour le 30 octobre 1877 à Oka, paroisse desservie par nos confrères depuis 1721; il fit ses humanités au Collège de Montréal de 1891 à 1898 (c'est alors qu'on y joua en grec l'Antigone de Sophocle : M. Lalonde dans le rôle de la fille d'Œdipe et de Jocaste); il commença son cours de théologie dans notre Grand Séminaire de 1898 à 1900 et alla le terminer à Paris, pensionnaire de la Maison Saint-Jean. Parti de Montréal simple sous-diacre, il reçut la prêtrise à l'église Saint-Sulpice de Paris, le 29 juin 1901, après quoi il se rendit au Collège Canadien de Rome et y obtint une licence en Droit Canonique de l'Apollinaire. Revenu à Paris en 1902, il y fit sa Solitude. Il rentra au Canada en 1903 et fut nommé professeur au Collège.

Il ne se doutait pas, sans doute, qu'il y ferait toute sa carrière. Il y fut en effet trois ans professeur de syntaxe, un an professeur de méthode, vingt-quatre ans professeur de Belles-Lettres et de Rhétorique, treize ans préfet des études, supérieur de 1934 à 1941, à la retraite jusqu'au 17 mai 1950; il mourut ce jour-là même, deux heures après son entrée à l'Hôtel-Dieu.

M. Lalonde a donc été connu, au cours de ces quarante-sept ans de résidence au Collège par un très grand nombre de nos anciens. « Il suffit, dit M. Pierre Boisard dans la notice nécrologique qu'il lui a consacrée, de réfléchir un moment pour deviner que notre confrère a rempli sa tâche de professeur et d'éducateur chrétien, tant auprès des aspirants au sacerdoce que des jeunes gens qui sont devenus d'excellents laïcs catholiques, avec conscience, rayonnement

surnaturel et succès évident, puisqu'il est resté sur place, qu'il est monté sur place, et que probablement il n'aurait tenu qu'à lui de gouverner le Collège-Petit Séminaire de Montréal plus longtemps ».

Ces derniers mots cachent un regret. M. Boisard, lors de sa visite au Collège en 1938, « avait été bien impressionné par l'ordre qui régnait dans la maison, et profondément touché de la cordialité fraternelle que supérieur et professeurs avaient témoigné ». Mais M. Lalonde était un homme usé, un homme fatigué, et les années de sa retraite, surtout les dernières, ont montré que « la tristesse et la mélancolie, contre lesquelles il avait sans doute toujours lutté, constituaient le fond de son tempérament ».

XX

M. HORMISDAS BOUDREAU

(1941 - 1943)

Né le 27 novembre 1900, à Chicopee Falls, au Massachussetts, élève au Collège de Montréal, il est ordonné prêtre le 20 décembre 1924. Après ses études romaines à l'Angelicum, où il obtient le doctorat en théologie, M. Boudreau est nommé professeur de dogme au Grand Séminaire de Montréal, en 1927. Il y reste jusqu'en 1939, agissant comme vice-supérieur, depuis 1933. Il devient supérieur du Séminaire de Philosophie, en 1939, puis supérieur du Collège de Montréal, en 1941.

Déjà, lorsqu'il était séminariste, M. Boudreau s'était occupé des enfants de la Colonie des Grèves, au bord du Saint-Laurent, durant les vacances. Dès son retour d'Europe, il reprit ce ministère d'été, d'abord, comme assistant du directeur, M. Savignac, puis comme procureur, et cela pendant treize ans, jusqu'en 1940.

Devenu supérieur du Collège, il rafraîchit et transforma la salle de séances. Il l'ouvrit au grand public, en y aménageant un accès facile par le Chemin de la Côte-des-Neiges. Devenue la salle de *l'Ermitage*, en février 1942, elle a connu depuis de nombreuses manifestations dramatiques, musicales, littéraires, et a souvent servi aux émissions de Radio-Canada.

Le séjour de M. Boudreau au Collège but bref, car, de 1943 à 1946, il agit comme aumônier de la Marine Canadienne. En 1946,

il retournera au Grand Séminaire pour un an, professeur de Pastorale. Cette pastorale, il eut ensuite l'occasion de la pratiquer, pendant trois ans, dans la paroisse Saint-Léon-de-Westmount, à laquelle il fut attaché, de 1947 à 1950. Il est, depuis cette dernière date, directeur diocésain de l'Œuvre Pontificale de la Propagation de la Foi.

En marge de son activité missionnaire et charitable, nous devons signaler deux entreprises originales de M. Boudreau. Il y aura bientôt vingt ans qu'il est chapelain de la croisière hebdomadaire de la ligne *Canada Steamship* au Saguenay. Il assure ainsi la messe dominicale à bord du navire, et, par ses allocutions en français et en anglais, s'efforce de faire contribuer les voyageurs à l'œuvre des Missions étrangères.

Il y réussit, de même qu'il a réussi à mettre sur pied, cette fois à Montréal, une société dite des *Cent Associés de la Charité*, qui, chaque année, fournit aux œuvres diocésaines une somme considérable. Cette société a emprunté une partie de son nom à celle qui régissait le Canada, au début de la Colonie, mais elle est plus efficace et plus désintéressée que son aînée.

XXI

M. EMILE LÉPINE

(1943 - 1949)

Joseph-Louis-Emile Lépine, né à Montréal le 6 février 1896, prêtre le 10 août 1919, fut préfet de discipline au Collège de 1920 à 1924, puis économe au Grand Séminaire, de 1924 à 1927. Économe, il répare et rafraîchit la maison. Il est en plus professeur de liturgie et directeur de la Schola.

Saint-Sulpice fondait alors, dans le nord de la ville, un externat classique. M. Lépine est chargé d'en organiser la vie matérielle, de concert avec M. Savignac, le supérieur. Il s'agissait de loger et de nourrir professeurs et élèves dans une ancienne église et un non moins ancien presbytère. C'était une véritable gageure, mais qui fut gagnée, grâce à l'ingéniosité de l'économe et au dévouement et à l'entrain du personnel. L'économe joignait à sa tâche la surveillance des enfants, l'enseignement du chant et celui de la diction. Et bientôt, en novembre 1928, il faisait partie d'une commission, composée de MM. Neveu, H. Gagnon, Belcourt et Mauralt, chargée de préparer les plans du futur collège André-Grasset.

L'espèce de campement de la rue Saint-Denis ne dura que deux ans et quelques mois; l'externat se transporta au début de 1930, dans le bel immeuble, construit exprès pour lui, Boulevard Crémazie. Cette fois l'économe dut procéder à l'établissement de la communauté dans ses nouveaux locaux, meubler les chambres et les classes, aménager des chapelles, des réfectoires, des terrains de jeu, créer un jardin devant la façade, planter des arbres, etc. L'économe s'en tira à merveille. Mais en 1931 le Grand Séminaire requit de nouveau ses services et il y resta jusqu'en 1933. Au cours de ces deux années, il trouva le moyen de moderniser les cuisines. Mais lors du remaniement du personnel qui suivit la nomination de M. Yelle, le supérieur, au siège archiépiscopal de Saint-Boniface, le sort de M. Lépine balança entre un poste au Collège de Montréal ou un autre à l'Hôtel-Dieu. Or M. Adhémar Bernard, chapelain de l'Hôtel-Dieu, ayant pris sa retraite en août 1933, c'est lui qui le remplaça.

Chapelain de l'Hôpital jusqu'en 1938, il devint ensuite aumônier des religieuses. Il l'était encore en 1943, quand le Conseil provincial le nomma supérieur du Collège de Montréal.

Depuis six ans, M. Lépine dirigeait le collège, lorsqu'il fut appelé à Saint-Jacques, en qualité de curé.

Il y fut installé en juillet 1949. Il a vu depuis se transformer sa paroisse. Démolitions et constructions nouvelles (Palais du Commerce, Habitations Jeanne-Mance) sont en train de la moderniser. D'un œil attentif, et un peu inquiet, le curé suit tous ces changements, désireux de répondre aux besoins nouveaux, qui surgissent de toute part.

XXII

M. EDGAR PELTIER

(1949 - 1958)

Né à Montréal le 9 août 1898 et baptisé à l'église Sainte-Brigide, M. Peltier fit la dernière partie de ses études primaires à l'Ecole d'application de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, ses études secondaires à l'Ecole Sacerdotale Saint-Jean-l'Évangéliste (1911-1915) et au Collège de Montréal (1915-1917), ses études de philosophie et de théologie à nos deux Séminaires de la Montagne (1917-1922), puis s'embarqua pour la France, où il fit son noviciat sulpicien à Issy-les-Moulineaux. Il reçut l'ordination au diaconat des mains de Son Excellence

Mgr Leroy, supérieur général des Pères du Saint-Esprit, et l'ordination sacerdotale de Son Eminence le cardinal Dubois, à l'église Saint-Sulpice de Paris, à la fin de l'année 1922.

Après une année d'études supérieures de philosophie, de théologie et de spiritualité à l'Université Angelicum de Rome, il revint au pays et devint professeur à l'École Sacerdotale Saint-Jean-l'Évangéliste, dans les bâtiments occupés de nos jours par les Quartiers Généraux de l'Armée, rue Atwater.

En 1927, il fit partie de l'équipe dévouée, qui, sous la direction de M. Ernest Savignac, fonda l'Externat Classique André-Grasset. Il y demeura jusqu'en 1943, et organisa, au cours de ce stage, la troupe scout de collège et devint assistant-aumônier des scouts des collèges classiques.

En 1943, on le trouve aumônier du Noviciat de la Congrégation Notre-Dame. Ce poste lui valut d'être nommé membre du Comité des Fondateurs de l'Église canadienne, en 1944, puis propagandiste de la cause de béatification de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, en 1945. Il dut même séjourner à Rome, en 1946, en vue de la remise en marche de la cause de la future Bienheureuse et y retourner, en 1948, dans l'intérêt de la cause susdite.

Il avait passé l'année 1947 à l'église Saint-Jacques, en qualité de vicaire. A son dernier retour de Rome, on le nomma professeur au Collège de Montréal. L'année suivante, on le chargeait de la direction de la Maison. A la tâche de supérieur du Collège, il ajouta, en 1951-1953, celle de premier supérieur de l'Externat Classique Jean-Jacques-Olier à Verdun, que la Compagnie de Saint-Sulpice était en train de fonder. Enfin, en 1958, il quitta le vieux Collège pour devenir directeur spirituel du nouvel Externat de Verdun.

C'est sous son règne que la chapelle du Collège fut rafraîchie et repeinte dans le goût moderne.

XXIII

M. DOLLARD ROBITAILLE

(1958 -)

M. Dollard Robitaille, naquit à Montréal le dimanche 26 juin 1904 et fut baptisé le même jour en l'église du Saint-Enfant-Jésus par Mgr Le Pailleur, P.A., curé de la paroisse. Son Excellence Mgr Paul

Bruchési, archevêque de Montréal, lui donna la confirmation en 1910.

C'est au Collège de Montréal qu'il fit ses études classiques de 1918 à 1924. Il étudia la philosophie au Séminaire de Philosophie de 1924 à 1926, et la théologie au Grand Séminaire de Montréal de 1926 à 1930.

Son Excellence Mgr Georges Gauthier lui conféra les ordres mineurs en 1928, le sous-diaconat et le diaconat en 1929, puis la prêtrise en 1930, le 14 du mois de juin.

Nommé professeur au Collège de Montréal, il y enseigna les mathématiques dans les classes supérieures en l'année 1930-1931. L'année suivante, il partit faire sa Solitude à Issy-les-Moulineaux, en France; il étudia à Paris, de 1932 à 1934, à la Sorbonne et à l'Institut Catholique, où il obtint les licences en Lettres et en Pédagogie.

Revenu au Collège de Montréal, il fut préfet de discipline chez les petits, en 1934-1935; titulaire de Syntaxe de 1935 à 1937; titulaire de Méthode de 1937 à 1940. Il enseigna le latin dans les classes de Belles-Lettres 1940-1943; le latin en Belles-Lettres et la version latine en Rhétorique 1943-1951; le latin en Rhétorique et en Belles-Lettres de 1951 à 1958; c'est au mois d'août 1958 qu'il fut nommé à la fonction de supérieur du Collège de Montréal.

Professeur de méthodologie latine à l'Ecole Normale Secondaire de 1944 à 1954, il revisa complètement la grammaire latine du Collège et composa un livre d'exercices latins gradués pour la classe d'Eléments latins.

Nous lui devons également la nouvelle aile du Collège, construite à l'extrémité du corps principal, entre la cour des petits et celle des grands. C'est grâce à une généreuse souscription des Anciens que M. Robitaille réussit à réaliser ce très vieux rêve.

olivier maurault, p.s.s.